

« Le plus dur commence maintenant », par Slavoj Žižek

**Par quoi remplacer l'ordre mondial néolibéral ?
L'épidémie a ouvert un grave débat existentiel, analyse Slavoj Žižek. Star mondiale de la philosophie, le penseur slovène publie ce 1er juillet « Dans la tempête virale ». Entretien exclusif, en version intégrale.**

Par [Marie Lemonnier](#)

L'OBS. Publié le [01 juillet 2020 à 09h51](#) Mis à jour le 02 juillet 2020 à 01h54



(Matija Medved pour l'Obs.)

L'OBS. Faites-vous partie de ceux qui sont encore plus anxieux du déconfinement que du confinement, vécu par chacun comme une véritable plongée en dystopie ?

Oui, et pour une raison simple et claire. La véritable épreuve n'est pas tant le confinement et l'isolement que le moment où nos sociétés se remettent en ordre de marche. Je compare l'effet de l'épidémie de Covid-19 sur le système capitaliste mondial à la « technique des cinq points et de la paume qui fait exploser le cœur » utilisée par l'héroïne de « Kill Bill 2 » dans la scène finale du film de Tarantino. Après avoir été frappé, l'ennemi peut certes continuer à respirer et à parler tant qu'il ne bouge pas d'un pouce. Mais il lui suffit de se lever et de faire quelques pas pour que son cœur explose... La pandémie n'a-t-elle pas porté un coup fatal de ce type au capitalisme global ?

L'envers exact de l'incessante pulsion capitaliste nous poussant à produire toujours plus d'objets nouveaux, ce sont ces monticules grandissants de déchets inutiles, de voitures et d'ordinateurs jetés au rebut, comme ce célèbre cimetière d'avions dans le désert de Mojave,

en Californie. Cette pulsion mise au repos, nous ne pouvons plus qu'être frappés par ces amoncellements toujours plus impressionnants de « matière » inerte, dysfonctionnelle. Durant la quarantaine, nous avons pu voir les lieux et les objets auxquels nous recourions quotidiennement – les magasins, les cafétérias, les bus, les trains et les avions – privés de toute fonction, fermés, là, sous nos yeux. Cette sorte d'*epochè*, de suspension imposée de notre vie sociale, nous a placés en position de nous demander si un retour au bon vieux même système valait vraiment la peine.

Il est relativement aisé de supporter le confinement ; nous savons bien qu'il s'agit d'une mesure temporaire. Les problèmes surgissent dès lors que nous devons inventer un nouveau mode d'existence, puisqu'il n'y aura pas de « retour à la normale » : il n'existe pas de plan de sortie à long terme. En d'autres termes, les vraies difficultés commencent MAINTENANT.

« Il faudra travailler et produire davantage » pour relancer l'économie, a récemment déclaré Emmanuel Macron. Que vous inspire un tel discours ?

Je sais bien qu'au pic de l'épidémie en France, Macron a parlé le langage de la solidarité. Mais je pense que cette parenthèse est fermée. Il opte de nouveau pour le primat de l'économie sur toute autre considération – ce qui est aujourd'hui l'attitude générale de nos sociétés –, préférant éviter de se poser la seule question qui vaille : comment réorganiser notre économie de telle manière qu'elle ne contrecarre pas systématiquement tout élan de solidarité ? Pourquoi donc faudrait-il choisir entre les deux ? C'est un faux-choix. Il y a vraiment un gros problème avec notre économie si elle exige des milliers de morts pour survivre.

Sans compter, du point de vue de notre santé mentale, la menace d'un effondrement psychologique en cas de seconde vague. Les signes d'une telle menace se multiplient déjà. A en croire certains reportages, en Italie du Nord, jusqu'à 70 % des hommes adultes souffrent de troubles mentaux depuis l'épidémie ; en Espagne, la moitié des enfants vivant dans des zones urbaines font des cauchemars ; aux Etats-Unis, on craint des dizaines de milliers de suicides directement liés à la pandémie... Cela ne devrait pas tellement nous étonner : les coordonnées fondamentales de nos vies quotidiennes sont en train de disparaître.

Dans « La lune sous l'eau », George Orwell décrivait l'atmosphère de ce qu'il imaginait être le pub idéal – pour Orwell, les pubs étaient l'élément décisif de la socialisation des classes populaires, des lieux qui garantissaient la perpétuation de codes et de mœurs partagés. Et il est douteux que nous retrouvions à l'avenir ces lieux tout à fait tels que nous les avons connus... Voir s'effondrer son mode de vie est une expérience bouleversante dont on ne devrait jamais sous-estimer les répercussions. Lorsque nous nous adonnons à nos petites manies et excentricités, nous tablons toujours sur le solide arrière-plan que constituent les us et coutumes partagés, même – et tout particulièrement – quand nous les bafouons. Un patriote authentique est toujours prêt à se moquer de son pays. Jacques Lacan appelait cet espace des coutumes partagées le « grand Autre », soit la substance symbolique de nos existences ; et l'effondrement psychotique ne peut que guetter lorsque ce grand Autre commence à se désagréger : l'horreur ne réside pas dans nos manières de bafouer les coutumes partagées ; elle surgit dans toute sa violence lorsque nous réalisons que ces coutumes sont en voie de disparition, que nous ne disposons plus d'un sol ferme sur lequel marcher.

Michel Houellebecq avait-il donc vu juste en déclarant début mai : « Nous ne nous réveillerons pas, après le confinement, dans un nouveau monde : ce sera le même, en un peu pire » ?

Je pense que cette vision des choses (également partagée par le philosophe Peter Sloterdijk) est bien trop optimiste. Si nous n'inventons pas un nouveau mode de vie, le monde à venir ne sera pas simplement « *un peu pire* » : il sera bien pire.

J'adhère sans réserve à l'idée de Bruno Latour selon laquelle l'épidémie de Covid-19 n'est en rien un accident mais une manifestation brutale, un effet direct de la logique capitaliste mondiale ; une « répétition générale », pour le citer, de ce qui nous attend. Même si nous parvenons à contenir celle-ci, d'autres épidémies et d'autres catastrophes écologiques se produiront de façon certaine. Prenez l'exemple de la très récente et dramatique pollution aux hydrocarbures qui a eu lieu à Norilsk, en Sibérie : la gigantesque fuite de carburant provenant d'une centrale thermique s'est produite en raison du réchauffement climatique et de la fonte du permafrost. Le sol, jadis gelé, s'est affaissé sous le réservoir. Songeons seulement à toutes les bactéries et les virus que libère désormais le permafrost !

Encore une fois, cette épidémie de Covid annonce une nouvelle ère qui nous obligera à tout repenser, y compris la signification de ce qu'est un être humain. Et les actes devront suivre la pensée. Peut-être devrions-nous renverser la « Thèse XI » de Marx sur Feuerbach : au XXe siècle, nous avons tenté de transformer le monde trop vite, ce qui importe désormais, c'est de l'interpréter d'une nouvelle manière.

La pandémie ne nous a pas seulement fait prendre conscience de la fragilité de nos existences. Elle nous a brutalement empêchés de pratiquer ce que nous considérons comme les bases de notre vie quotidienne. Si nous ajoutons à cela la perspective d'une numérisation totale de nos existences, incluant ladite interface cerveau-machine ou interface neuronale directe (« wired brain »), soit la mise en lien direct de nos processus mentaux avec les réseaux numériques, alors il est véritablement permis d'affirmer que nous nous rapprochons d'une ère post-humaine : nous ne serons bientôt plus des êtres humains au sens où nous le sommes encore aujourd'hui. C'est le sujet de mon prochain livre, « Hegel dans l'interface cerveau-machine ».

Vous parlez aussi, dans cet essai écrit au coeur de la crise sanitaire, d'une « authentique révolution philosophique » à mener...

Dans mes analyses consacrées à l'épidémie, j'évoque souvent les problèmes tout à fait ordinaires qui l'accompagnent. Les récoltes agricoles et la distribution ne sont pas seules à être, dans de telles conditions, gravement compromises : qu'en est-il au juste de la croissance des plantes elles-mêmes ? De l'Afrique de l'Est à l'Ouest de l'Inde, les criquets dévastent désormais les récoltes, également mises en péril par des vagues de sécheresse... En résumé, nous voilà menacés par de graves pénuries alimentaires, voire même par la pure et simple famine – et pas seulement dans les pays du Tiers-Monde. Le problème n'est donc pas qu'il nous faudra payer un peu plus qu'à l'accoutumée pour notre habituelle barquette de fraises... Disant cela, j'entends déjà les ricanements de tous ceux (parmi lesquels des amis) qui considèrent que mon activité de philosophe s'est terminée avec la pandémie : qui donc pourrait bien s'intéresser à une lecture lacanienne de Hegel à un moment où les fondements mêmes de nos existences se voient ébranlés ? Me voilà d'ailleurs moi-même en train d'écrire sur des enjeux aussi prosaïques que les récoltes...

Tous ceux qui pensent cela ne pourraient pas plus se tromper. Cette épidémie n'a pas fait que révéler au grand jour des conflits sociaux et économiques qui, s'ils ne cessaient pas de faire rage, étaient plongés dans une sorte de pénombre ; elle ne nous a pas seulement confrontés à d'immenses difficultés économiques et politiques. La pandémie est en train de donner lieu à un authentique conflit opposant diverses visions globales de la société. Il s'agit là d'un conflit existentiel grave, et grave à un tel point que l'on ne peut se contenter de s'amuser de ceux qui refusent de porter des masques. Voici comment Brenden Dilley, un animateur de talk-show, dans le Texas, a expliqué son refus de porter un masque : « *Plutôt crever qu'avoir cette allure de ringard. Oui, je pense cela au mot près. Plutôt mourir, là, tout de suite, qu'avoir cet air stupide* ». Si Dilley refuse de porter un masque, c'est parce que, à ses yeux, le fait d'en porter un dans la rue contrevient à l'idée qu'il se fait de la dignité humaine élémentaire.

Voilà pourquoi un philosophe devrait désormais traiter aussi des récoltes : c'est que notre manière de nous confronter à ce problème dépendra en définitive de notre positionnement fondamental à l'égard de la vie humaine. Sommes-nous – à l'instar d'un Dilley – des libertariens refusant catégoriquement qu'on empiète sur leurs libertés individuelles ? Sommes-nous des utilitaristes prêts à sacrifier des milliers de vies au nom du bien-être économique de la majorité ? Sommes-nous des partisans d'un certain autoritarisme, convaincus que seuls un contrôle et une régulation étatiques sévères sont à même de nous sauver ? Sommes-nous des adeptes d'un spiritualisme New Age, persuadés que la pandémie est un avertissement de la Nature, une punition qui nous est infligée pour notre manière d'exploiter sans vergogne les ressources naturelles ? Ou bien croyons-nous que Dieu nous « passe au test » avant de nous aider, au final, à trouver une issue ? Chacun de ces positionnements se fonde sur une vision bien précise de ce que signifie le fait d'être un humain – un niveau de questionnement qui, en un sens, fait de nous tous des philosophes.

[« Nous sommes tous sur le même bateau, et son nom est Diamond Princess », par Slavoj Žižek](#)

Nous sommes, en quelque sorte, à la croisée des chemins. Vous écrivez : « la nouvelle "normalité" devra être construite sur les ruines de nos anciennes existences, ou alors nous nous retrouverons plongés dans une nouvelle barbarie ». Quels sont les visages de cette nouvelle barbarie, dont vous décelez déjà les premiers signes avant-coureurs ?

De nombreux libéraux redoutent que des mesures comme la quarantaine et la distanciation sociale posent les jalons d'un contrôle autoritaire ; je ne partage pas cette inquiétude. Les appareils d'Etat n'ont pas attendu l'épidémie de Covid pour enregistrer nos communications, et si cela comporte des risques réels, au moins le font-ils désormais ouvertement, « pour notre bien », sur le seul critère de nos déplacements. Ce qui m'angoisse beaucoup plus, c'est l'incapacité de nos gouvernants à maîtriser la situation et toutes leurs incohérences. Comme le chat des dessins animés fuyant un danger, ils continuent de courir au-dessus du vide.

Notre situation est éminemment politique, parce qu'au point où nous en sommes arrivés, il nous faudra décider quelle forme sociale remplacera l'ordre mondial néolibéral. Et cette lutte pour notre avenir fait déjà rage. Plusieurs camps sont à la manœuvre. Tout d'abord, nous avons des populistes barbares (comme Bolsonaro et Trump), qui veulent un retour à l'ancienne normalité, quand bien même cela serait synonyme de catastrophe sanitaire : un retour, en réalité, à une forme de barbarie prémoderne qui accepte les pestes et les épidémies comme des fatalités dans nos vies et qui sacrifie les plus vieux et les plus vulnérables... Nous avons ensuite ce que Naomi Klein a appelé le « Screen New Deal », soit une vision d'une

société où le contact humain est réduit au strict minimum et où les besoins sont satisfaits au moyen du web ou de drones. C'est « la barbarie à visage humain ». Ses défenseurs prétendent vouloir garantir nos libertés publiques et s'opposent catégoriquement au contrôle étatique autoritaire tel qu'il est exercé en Chine ; et contrairement à Trump et à Bolsonaro, ils affirment aussi que personne ne sera sacrifié ou laissé sur le bas-côté. Sauf qu'ils oublient deux choses : ils ne disent rien des modalités d'enregistrement et de contrôle des moindres détails de nos existences par les appareils d'Etat et certains consortiums privés (tels que Microsoft et Google), pas plus qu'ils ne parlent de toute une nouvelle classe de gens, dédiés pour le dire vite aux services à la personne (livreur à domicile, aide soignante...), qui devront continuer à travailler dans la vie réelle, exposés à tous les dangers, exploités jusque dans leur existence même, pour rendre possible notre splendide isolement.

Notre avenir consistera, semble-t-il, en une combinaison de ces deux projets. Mais il existe, je crois, une troisième option possible, que j'appelle de façon quelque peu provocante « communisme ». Une option qui allierait solidarité à l'échelle globale (une coopération internationale, notamment dans la gestion de la santé et de l'alimentation) et auto-organisation de communautés menacées à l'échelon local (l'entraide).

Certains indices témoignent du caractère praticable d'une telle option, et il est aisé de les repérer. Des amis espagnols m'ont par exemple dit qu'au pic de l'épidémie, à Barcelone et à Madrid, les habitants se sont organisés de façon parfaitement autonome, au niveau le plus local, et cela afin de venir en aide à ceux qui en avaient besoin. Même dans les favelas de Sao Paulo et Rio de Janeiro, les gangs qui luttent habituellement entre eux pour le contrôle de ces territoires ont conclu des accords de paix et se sont organisés pour venir en aide aux personnes âgées et souffrant d'infirmités.



Comment, cependant, à l'autre bout du spectre, imaginer cette « coopération mondiale », quand nous voyons Donald Trump sortir les Etats-Unis de l'Organisation mondiale de la Santé, et des nations pratiquer le vol de masques chirurgicaux sur des tarmacs d'aéroport ou se mener une concurrence féroce pour l'accès à un vaccin ?

Bien sûr, l'ordre mondial tel que nous le connaissions est en cours de désintégration. Certains pays coupent tout lien avec l'Organisation mondiale de la santé et avec d'autres organismes internationaux, tout en tirant par ailleurs un trait sur des accords de désarmement anciennement conclus. La Chine parle d'une possible invasion militaire de Taïwan. Poutine a déclaré que la Russie pourrait recourir à l'arme nucléaire en cas de conflit, y compris si elle n'était attaquée qu'avec des armes conventionnelles... On pouvait donc s'attendre à ce que des populistes nationalistes saisissent l'opportunité de l'épidémie de Covid-19 pour transformer leurs pays respectifs en fiefs isolés, décidés à faire face aux « ennemis de l'étranger ». Mais cela n'a pas marché : leurs bravades n'ont témoigné que d'une impuissance et d'une incompétence flagrantes. Comme l'a déclaré la journaliste Angela Dewan, « *Trump, Poutine et Bolsonaro ont découvert que leurs petites stratégies populistes n'étaient d'aucune utilité en face du coronavirus* ».

Les incohérences de Trump ont éclaté au grand jour avec la pandémie. La grande confusion de ses improvisations a été largement relevée : il a tout d'abord rendu hommage à la Chine pour les mesures prises avant de l'accuser, ainsi que les démocrates, d'être à l'origine des malheurs des Etats-Unis. Tout cela mêlé à des excentricités personnelles et autres commentaires oiseux sur de possibles remèdes et des appels à un rapide retour à la normale...

Ce mélange d'obscénités, de paranoïa politique et de soi-disant bon sens populaire de pacotille illustre à la perfection la nature profonde du populisme de la nouvelle droite, mais il montre aussi la différence entre le populisme « totalitaire » traditionnel et ce populisme de nouvelle droite. Comme tout populisme, celui-ci se méfie grandement de l'idée de représentation politique, prétendant parler directement au nom du peuple : il se plaint d'avoir les mains liées par « l'Etat profond », par l'*establishment* de la finance. Cependant, comme l'a montré le philosophe Yuval Keren, contrairement à l'ancien populisme autoritaire (comme le fascisme), qui était prompt à abolir la démocratie formelle-représentative et à imposer par la force un ordre nouveau, le populisme d'aujourd'hui n'a pas de vision sensée de ce que pourrait être un ordre nouveau : la teneur de son idéologie et de sa politique est un *bricolage* incohérent de mesures destinées à corrompre « nos propres » pauvres, à baisser les taxations des plus riches, à diriger la haine sur les migrants et les prétendues élites corrompues adeptes de la délocalisation etc. C'est pourquoi les populistes d'aujourd'hui ne souhaitent pas réellement se débarrasser de la démocratie représentative « établie » ni prendre les pleins pouvoirs : sans les « entraves » de l'ordre libéral contre lesquelles ferrailler, il leur faudrait bien agir, et cette nécessité d'agir rendrait alors pour le moins évidente la vacuité totale de leurs programmes. Tel est le trait décisif des populistes actuels : ils ne peuvent fonctionner qu'en ajournant indéfiniment la réalisation de leurs supposés objectifs, qu'en s'opposant à l'Etat profond de l'*establishment* libéral.

Vous aviez, dès le début de la crise, parlé d'un « communisme réinventé » qu'allait faire, selon vous, émerger la pandémie et avez été très critiqué pour cela.

Je sais, cela m'a attiré pas mal de moqueries. Même de nombreux théoriciens de gauche [dont Alain Badiou] ont balayé d'un revers de la main ma conviction que l'épidémie allait ouvrir une perspective communiste, avec l'argument marxiste classique selon lequel il n'y a pas de

révolution possible sans parti révolutionnaire, sans force organisée sachant clairement ce qu'elle veut, et qu'une telle force est introuvable à ce jour. Mais cette critique ignore deux caractéristiques uniques de notre situation actuelle.

D'abord, le fait que la gravité de la situation elle-même exige une suspension des mécanismes du marché ainsi que des mesures que résume parfaitement la maxime de Marx « *De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins* ».

Je veux néanmoins souligner ici que ma conception du « communisme » n'a strictement rien à voir avec les régimes communistes du XXe siècle. Et il ne s'agit pas non plus d'une vision utopique. Songez que même des politiciens conservateurs comme Trump se sont vus contraints d'instaurer une forme de « revenu universel de base » !

Enfin, le système capitaliste mondial est sur le point de connaître une « tempête parfaite » [*combinaison rarissime de facteurs météorologiques qui libère une énergie incomparablement plus grande que leur simple addition, NDLR*], qui mêlera crise économique, crise écologique, conflits internationaux et soulèvements antiracistes (qui sont loin de se cantonner à l'Amérique). La combinaison de toutes ces luttes, la conscience du lien intrinsèque qui les unit recèlent un immense potentiel émancipateur.

[« Coronavirus : le virus de l'idéologie », par Slavoj Žižek](#)

Quels liens établissez-vous entre la crise sanitaire et économique et les manifestations antiracistes nées après la mort de George Floyd aux Etats-Unis ?

Les derniers mots de Floyd – « Je ne peux pas respirer » – ne sont-ils pas aussi, bien souvent, les derniers prononcés par les personnes mourant du Covid ? Le lien entre les deux crises relève de l'évidence : les Noirs sont infiniment plus nombreux que les Blancs à être touchés par les violences policières, de même que par les infections au Covid.

La bataille idéologique et politique qui se joue en ce moment, d'une importance cruciale, a directement trait à la relation entre les trois domaines : l'épidémie de Covid-19, les crises écologiques, le racisme. L'establishment s'efforce à tout prix de maintenir séparés ces trois domaines, soulignant même les tensions entre eux. Notre devoir principal, entend-on souvent, consisterait désormais à remettre l'économie en marche, ce qui supposerait, paraît-il, de négliger quelque peu les problématiques écologiques ; les chaotiques manifestations antiracistes bafoueraient, entend-on également, les consignes de distanciation sociale et contribueraient par là même à diffuser le virus...

Contre ce genre de raisonnements, il faudrait souligner l'unité fondamentale de ces trois domaines : les épidémies toujours plus nombreuses sont parties intégrantes de notre relation détraquée à notre environnement naturel ; elles ne représentent pas seulement un problème sanitaire ; et si les manifestations antiracistes ont rencontré un tel succès, c'est parce que les minorités raciales sont bien plus menacées par la pandémie que la majorité blanche, dont les membres ont pour la plupart les moyens de s'isoler et de se soigner dans de bien meilleures conditions. Nous avons donc affaire à des crises qui éclatent en tant que des moments de la dynamique du capitalisme global : toutes trois – la crise sanitaire, la crise raciale, la crise écologique – n'étaient pas seulement prévisibles ; elles nous accompagnaient déjà depuis des décennies.

Comment interprétez-vous les réactions politiques à ce soulèvement de la rue, réclamant justice et égalité ?

Lorsqu'à la crise sanitaire se sont jointes les protestations contre le meurtre de George Floyd, Trump s'est retrouvé dans le pétrin et s'est montré incapable de se comporter en chef d'Etat digne de ce nom. Comme l'a écrit l'éditorialiste Robert Reich, « *ses obus verbaux sont plus bruyants que jamais, mais Donald Trump n'est plus le président des Etats-Unis* ». En menaçant d'envoyer l'armée dans les rues des villes américaines pour écraser les protestataires au moyen de sa « force infinie », il est devenu l'acteur et l'instigateur d'une guerre civile.

Mais quelle est cette guerre ? Il faut souligner un point crucial qui ne l'est pas suffisamment, c'est que le sentiment d'insatisfaction qui alimente les protestations ne trouve nulle part où s'exprimer dans l'espace de la « guerre culturelle » que se mènent la gauche libérale « politiquement correcte » et les néoconservateurs populistes.

La position de la gauche libérale à l'égard de ces soulèvements est la suivante : « Oui aux manifestations pacifiques menées dans la dignité, non aux excès et aux pillages destructeurs. » En un sens élémentaire, cette position est juste bien évidemment, mais elle passe à côté de la signification profonde de ces excès de violence : à savoir qu'ils sont une réaction aux échecs des méthodes libérales progressistes et au fait que le racisme systémique perdure. C'est une colère qui n'est pas représentée de façon adéquate dans notre espace politique. C'est aussi pourquoi tant de représentants de l'establishment (libéraux mais aussi conservateurs) critiquent ouvertement l'agressivité de Trump à l'encontre des protestataires : ce que souhaite désespérément cet establishment c'est canaliser les protestations dans les coordonnées traditionnelles de l'éternelle « lutte contre le racisme ». Mais ce qu'il s'agit pour eux d'empêcher en vérité, ce n'est pas tant une radicalisation rapide des protestataires vers plus de violence que l'apparition d'un mouvement politique autonome doté d'un programme se démarquant clairement de l'establishment libéral.

[Pourquoi Donald Trump n'est pas le « Joker », par Slavoj Zizek](#)

Les manifestations violentes sont le retour du refoulé de nos sociétés néolibérales : un symptôme donnant expression à ce qui ne peut être formulé dans le vocabulaire du multiculturalisme libéral. On accuse habituellement les gens de ne faire que parler plutôt que d'agir. Les manifestations actuelles fonctionnent exactement à l'inverse : si les gens s'y comportent violemment, c'est parce qu'ils ne disposent pas des mots qui leur permettraient d'exprimer avec justesse leurs griefs.

Se voyant demander pourquoi huit années de présidence Obama n'avaient pas suffi à répondre de façon significative à la question raciale aux Etats-Unis, Spike Lee a répondu ceci : « *C'est une très bonne question. Mais vous devez comprendre que cette dégradation des relations interraciales constitue une réponse directe à ces huit années durant lesquelles la Maison Blanche a accueilli un président noir* ». Pourquoi ? Non pas parce que Obama n'était « pas suffisamment noir », mais parce qu'il incarnait la figure de l'Américain noir tel qu'il est aimé et défendu par la gauche libérale : un Américain noir ayant réussi tout en respectant parfaitement les règles du jeu libéral. Les protestations sont une réponse brutale au « Maintenant que vous avez un président noir, que voulez-vous de plus ? » Notre tâche doit précisément consister à articuler ce « plus ». Souvenons-nous simplement qu'au cours des huit années de la présidence Obama, la tendance générale des dernières décennies s'est

tranquillement poursuivie : le fossé entre les riches et les pauvres se creusa toujours plus et le grand capital se renforça. Dans l'un des épisodes de la série « The Good Fight », qui succéda à « The Good Wife », l'héroïne se réveille dans une réalité autre, dans un monde où Hillary Clinton a remporté, face à Donald Trump, les présidentielles de 2016. Mais cette situation se révèle paradoxale pour le féminisme : ce monde-là ne voit pas apparaître de mouvement « Me Too » ni de manifestations de masse contre Weinstein, et tout cela parce que les féministes modérées de l'*establishment* libéral craignent de perdre l'électorat mâle – susceptible de faire réélire Clinton – en impulsant un mouvement trop puissant contre le harcèlement. Sans parler du fait que Weinstein est un important donateur de la campagne de Clinton... Quelque chose de similaire n'est-il pas arrivé, au fond, à Obama ?

[« L'Amazonie brûle. Et alors ? », par le philosophe Slavoj Žižek](#)

Alors que nos cartographies mentales se sont effondrées et que de nombreuses nations choisissent le repli, quelles sont pour vous les raisons d'espérer ?

Les gens disposent encore de nombreux moyens de pression. Les membres de la « classe géosociale » – tous les professionnels des services à la personne, des personnels hospitaliers aux livreurs à domicile – ont réalisé à l'occasion de l'épidémie que le monde ne pouvait pas tourner sans eux. Que se passera-t-il lorsqu'ils commenceront à s'organiser ? Le contrôle et la régulation de nos existences ne fonctionnent que si nous y participons. La devise de Bartleby, « *je préférerais ne pas* », est aujourd'hui plus puissante que jamais.

Voici un exemple qui vous surprendra peut-être. J'ai été impressionné que certains membres de la police, dont Terence Monahan, le chef de la police new-yorkaise, posent un genou à terre aux côtés des protestataires. La pratique du « *take a knee* » avait été initiée il y a plusieurs décennies par des athlètes américains pendant l'hymne national quand on leur remettait une médaille d'or. Ce geste visait à attirer l'attention sur l'injustice raciale à l'œuvre dans leur propre pays et, dans la mesure où il est un signe d'irrespect pour l'hymne national, celui qui l'accomplit signifie par là même qu'il n'est pas disposé à s'identifier pleinement aux Etats-Unis – « ce n'est pas là mon pays ». Il n'est donc pas étonnant que les médias chinois aient abondamment couvert les manifestations américaines, les envisageant comme une répétition des manifestations de Hong Kong – l'une des principales exigences des autorités chinoises, inscrite dans la loi de sécurité nationale qui vient d'être votée, était que Hong Kong ne devrait pas permettre le traitement irrespectueux de l'hymne national chinois et des autres symboles étatiques.

Le fait de poser un genou à terre revêt donc aussi une autre signification, tout spécialement quand ce geste est accompli par les représentants de la puissance publique : il est alors un signe de respect pour les protestataires, et il est même possible de discerner en lui quelque chose relevant de l'auto-contrition. Si nous combinons cette signification au message de base « cette Amérique-là (au nom de laquelle je suis censé agir) n'est pas mon pays », alors nous obtenons la pleine signification de ce geste : non pas l'antiaméricanisme classique mais l'exigence d'un nouveau commencement, d'une autre Amérique.

Il faut donc « aiguïser » ce titre d'une récente analyse de CNN : « *Les Etats-Unis ont-ils encore le leadership moral du monde ? Ils ne l'ont plus depuis les agissements de Trump du week-end dernier* ». Nous voyons bien désormais que les Etats-Unis n'ont jamais eu un tel « leadership », puisque la nécessité d'une rénovation éthico-politique radicale qui s'impose aujourd'hui excède de loin la conception de la tolérance de la gauche libérale.

[Débat Zizek-Peterson : comment le « combat du siècle » a accouché d'une souris](#)

J'ai souvent cité dans mes livres une vieille blague de la défunte République démocratique allemande : un ouvrier allemand trouve un travail en Sibérie ; sachant parfaitement que tout son courrier sera ouvert par la censure, il dit à ses amis : « *Etablissons un code : si vous recevez une lettre de ma part écrite avec une encre bleue ordinaire, c'est que son propos sera vrai ; si vous en recevez une écrite avec une encre rouge, c'est qu'elle ne dira rien de vrai.* » Au bout d'un mois, ses amis reçoivent la première lettre, écrite à l'encre bleue : « *Tout est merveilleux ici : les magasins sont pleins à craquer, ils regorgent de produits alimentaires ; les appartements sont vastes et parfaitement chauffés ; les salles de cinéma proposent des films occidentaux. Il ne manque qu'une chose : de l'encre rouge.* » Voici ce que devrait rechercher le mouvement protestataire : l'« encre rouge » qui lui permettra de formuler comme il convient son message – ou, comme l'a déclaré Ras Baraka, le maire de Newark et fils du grand poète noir Amiri Baraka : « *Nous, les Noirs, nous ne pouvons l'emporter avec des fusils ; pour avoir une chance de l'emporter, nous devons recourir aux livres.* »

Slavoj Žižek, bio express

Né en 1949 à Ljubljana, **Slavoj Žižek** est l'un des philosophes les plus influents de la gauche radicale. Inspiré par Hegel, Marx et Lacan, il est l'auteur d'une œuvre prolifique importante. Il publie, ce 1er juillet, chez Actes Sud : « *Dans la tempête virale* », traduit de l'anglais – de même que cet entretien – par Frédéric Joly, et dont l'intégralité des droits d'auteur sera reversée à Médecins Sans Frontières.

[Marie Lemonnier](#)